

Catherine Gfeller – À une Passante

Les images de Catherine Gfeller sont aussi rapides qu'elle-même : elles ont le tempo de la vie citadine, le même que celui de la photographe ou vidéaste parcourant la ville à pied.

Ce rythme de la marche détermine la perception du monde extérieur ainsi que la réalisation artistique de l'image. La vie animée vibre jusque dans la composition, elle détermine les règles de l'image, des règles parfaitement représentatives de cette expérience particulière du monde.

La photographe considérée comme une flâneuse. Et la rue comme son élixir de vie, et la position du piéton comme l'idéal du photographe. Ce que de nombreux maîtres du métier ont perçu.

La figure du flâneur passe pour être un des premiers prototypes de l'homme moderne situé, dans le temps, entre Baudelaire et Benjamin. La distraction, l'incertitude, la vague notion du lieu qui sont propres au flâneur ont été décrites au siècle passé par trois grands écrivains de la littérature mondiale, Joyce, Musil, Proust. Des créateurs pour lesquels les trottoirs de la grande ville constituaient un terrain de chasse privilégié.

L'individu perçoit l'ensemble pour y disparaître en même temps; il crée ainsi, en tant que partie de ce tout, une distance artificielle, subjective. C'est une optique singulière, substantielle, distincte, qui imprègne et traverse le travail, mais aussi la vie de Catherine Gfeller et qui entraîne le spectateur dans une voie d'où il ne peut s'échapper.

Que ce soit par le moyen de la photographie ou du

fi lm vidéo, dans toutes les séquences de l'image des pas se hâtent, mêlés au souffle de protagonistes anonymes, des chevelures flottent, des regards en quête de quelque chose se perdent dans le néant, des escaliers, des passages engorgés contrastent avec des façades vides, partout l'agitation urbaine et l'affairement, les occasions perdues et les rencontres manquées dans le flot humain. Le regard de Catherine découvre l'éphémère et les choses apparemment anodines et en révèle leur valeur essentielle; il découvre aussi la mobilité du corps en tant que beauté sensible. Et tout cela avec une légèreté pleine de séduction.

Quel œil vif, exceptionnellement doué! Capable d'enregistrer les incessantes métamorphoses de l'espace et du temps, le changement continu de la lumière et de l'ombre, les miroitements et les réverbérations, capable de saisir au vol les constellations fortuites et momentanées de la banalité, ainsi que les plus insignifiantes particules du monde.

Ensuite l'artiste assemble ces fragments en séquences brillamment rythmées, elle allège sa palette de couleur – par ailleurs douce – en la surexposant, renforçant de cette manière leur effet transitoire, créant le Fata Morgana du plaisir, de la joie de vivre. A la différence de Kurt Schwitters ou Hannah Höch, elle procède au montage de cette liberté nouvellement acquise à l'aide de ses matériaux propres, disposant d'un fond énorme toujours animé d'un rythme à couper le souffle, celui de la vie quotidienne.

Sans rupture de continuité, ce plaisir se prolonge dans les espaces intérieurs. De l'autre côté de la vitrine, pour ainsi dire, derrière le rideau, une porte s'ouvre sur le monde des vêtements et des étoffes, du papier et des livres. Dans ces intérieurs des corps sont étendus, c'est le royaume du sommeil.

De nouveau l'image devient mystificatrice, une devinette où l'individu se fond dans le tout.

Le secret de l'art de Catherine Gfeller réside dans sa faculté de faire battre une subjectivité pétillante de vie au milieu d'un monde anonyme, objectif et fragmenté.

Sans doute s'agit-il du bonheur d'une passante.

Guido Magnaguagno, en juillet 09

Traduction Rose-Marie Pagnard